Pour une approche constitutiviste de l'habitant en géographie culturelle

André-Frédéric Hoyaux

▶ **To cite this version:**

André-Frédéric Hoyaux. Pour une approche constitutiviste de l'habitant en géographie culturelle. Géographie et cultures, 2016, 93-94, pp.91–112. halshs-01335207

HAL Id: halshs-01335207
https://shs.hal.science/halshs-01335207

Submitted on 21 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hoyaux André-Frédéric

CNRS UMR 5319 PASSAGES
Université Bordeaux Montaigne
afhoyaux@u-bordeaux-montaigne.fr
Adresse personnelle :
7 Rue Hector Berlioz 33400 Talence

Pour une approche constitutiviste de l'habitant en géographie culturelle

For a constitutivist approach of the dweller in cultural geography

Résumé : Ce texte présente, à travers l'analyse de récits, des pistes de réflexions pour appréhender l'habitant à partir d'une approche dite constitutiviste. Celle-ci invite à dépasser les cadres supposés partageables et objectivables de la réalité (structures spatiales et sociales) et de la manière de l'interpréter (selon des dispositifs de références prédéterminés), pour accéder au sens que les habitants donnent eux-mêmes de cette réalité. Cette approche postule qu'on ne peut appréhender (voire modifier) les manières d'être, de faire et de penser de ces habitants qu'à l'aune du monde singulier que l'habitant se constitue en situation et non à l'aune d'un monde construit prétendument sur des bases communes tant dans sa mise en forme que dans sa mise en sens.

Mots-clés : constitutivisme, habitant, habiter, microgéographie

Summary : Through a set of narratives analysis, this paper gives food for thought to apprehend the dweller using a constitutivist approach. This approach encourages overpassing the supposed shared and objectifiable frames (spatial and social structures) and interpretations tools (identified and predetermined) of reality in order to access to the meaning the dwellers give to the reality. The constitutivist approach postulates that the only possible manner to apprehend (and may be change) the dweller's ways of being, doing and thinking is to refer to the singular world he constitutes doing so. Any conception of a world supposedly constructed on a collective basis is of no help to apprehend both the shape and the meaning of the dweller's one.

Key words : constitutivism, dweller, dwelling, micro-geography

Ce texte présente quelques arguments pour penser la géographie, et notamment la géographie culturelle, selon une posture dite constitutiviste. Il ne proposera cependant pas de généalogie fastidieuse sur cette démarche finalement loin d'être unifiée et pour l'instant essentiellement philosophique. On peut juste noter qu'elle en trouve les prémisses dans les courants de la phénoménologie (Merleau-Ponty M., 1964 ; Berthoz A. et Petit J.-L., 2006), de l'herméneutique (Ricœur P., 1990), de la philosophie analytique (Austin J.L., [1962]1970 ; Taylor C., 1998) ou post-métaphysique (Honneth A., [2005]2007) voire du constructivisme radical (Von Glasersfeld E., [1981]1988). On en retrouve des formalisations contemporaines dans les écrits de trois philosophes américains : David H. Finkelstein (2003), Christine M. Korsgaard (2009) et Richard Moran ([2001]2014) et sous la plume d'une philosophe française Sophie Djigo (2013). Pour autant, outre ces démarches essentiellement philosophiques, la posture développée ici doit beaucoup à l'ouvrage programmatique du psychosociologue François Flahault, *La parole intermédiaire* (1978). Cet auteur, sans évoquer le terme même de constitutivisme montre comment l'être humain constitue pleinement son monde à travers l'établissement d'un « espace de réalisation du sujet ». Cet espace est un monde au sein du Monde, un monde que chaque habitant met en situation matériellement et symboliquement, et à partir duquel il appréhende, déchiffre et met en sens sa réalité et les actions qu'il doit mener. Ce monde constitué l'est à la lueur des jeux et des enjeux de placement qui se configurent à tout instant dans le rapport aux autres et qui conditionnent alors les points de vue (les sentiments, les émotions, les

idéologies aussi) et les points visés (les perceptions et les représentations de l'espace effectuées à chaque instant).

A partir de deux situations concrètes d'interactions, l'une provenant d'un extrait d'entretien avec un habitant de Grenoble, l'autre d'un récit autobiographique d'une adolescente produit dans le cadre d'un travail scolaire, cet article tente de comprendre les habitants dans les relations qu'ils ont au monde. Un monde non pas fait de certitudes, de faits, de vérités, d'objectivités, de micro ou macrostructures qui peu ou prou détermineraient leurs manières de faire, de penser, de se socialiser avec, dans, ou sur l'espace. Plutôt un monde que ces habitants constituent entre autres à travers l'espace, c'est-à-dire à travers un ensemble d'éléments référentiels qui renvoient au domaine ou au champ spatial. Ces éléments référentiels ne sont pas donnés, c'est-à-dire qu'ils sont conçus comme des construits inventés ou perpétuellement remaniés tant dans leur réalité que dans leur fonction.

Les référents spatiaux comme constituants du monde de l'habitant

Insister sur l'idée que ces éléments référentiels ne sont pas donnés, ce n'est pas dire que l'habitant ne parcourt pas des environnements sociaux et naturels qui ne seraient pas réels au sens d'une objectivation habituelle réalisée en surplomb. Une chaise est une chaise et nous savons à peu près tous reconnaître celle-ci et appliquer un nom sur ce qu'elle représente même si c'est à travers divers langages. Mais face à ce prétendu réel qui l'entourerait, l'habitant configure cet environnement en contexte, en situation, en monde, c'est-à-dire qu'il partitionne, vise, éclaire, cache, ignore certains éléments plutôt que d'autres. Et cette chaise, il ne la voit peut-être même pas alors qu'elle est face à lui, dans la mesure où elle ne modifie en rien ses spatialités, elle n'occasionne aucune pratique, ou si c'est le cas, elle ne donne pas sens à celle-ci et à ce qu'il est. À l'inverse, il peut ajouter la présence d'éléments à travers leur absence, et plus globalement inventer, imaginer alors des éléments qui ne sont pas présents apparemment dans cet environnement immédiat. De ce fait, l'objet espéré devient matérialisation d'une chose. Et apparaît cette chaise sur laquelle il aurait tant voulu s'asseoir, et dont le manque le pousse à quitter un endroit ou à ne plus y revenir, provoquant par là-même des spatialités médiates ou futures.

Cette apparition-disparition des objets permet de mettre à jour les intentions de l'habitant face au monde et la labilité de ses intentions dans la contingence non seulement des contextes traversés mais aussi des sources de production pratiques et pragmatiques mises en place dans ses expériences quotidiennes. Ces sources de production sont autant de récits de vie (au sens strict et non au sens de la technique d'enquête) qui constituent pleinement le monde de l'habitant. A travers ces récits, l'habitant dispose donc ces éléments présents/absents, visibles/invisibles selon des mises en mesure, notamment de la distance, mais aussi des valeurs, qui lui sont associées ou qu'il lui associe. Ces mises en mesure lui sont propres même si elles ont été plus ou moins acquises selon des échelles intégrées depuis le plus jeune âge sans que la question de leur pertinence ne se pose d'ailleurs. Ce travail invisible de maîtrise de l'espace et de maîtrise des distances qui accapare son existence quotidienne, qu'il opère parfois sans s'en apercevoir, constitue alors pleinement le monde au sein duquel il agit *réellement* pour donner sens à ce qu'il est. Et s'il semble rationaliser ses actes, cette rationalisation ne se fait pas à l'aune d'un cadre partageable et interprétable par tous de la même manière. En effet, si ce cadre « structure aussi bien la manière dont nous définissons et interprétons une situation que la façon dont nous nous engageons dans un cours d'action », et s'il peut être conçu comme un « dispositif cognitif et pratique d'organisation de l'expérience sociale qui nous permet de comprendre ce qui nous arrive et d'y prendre part » (Joseph I., [1998]2003, 123), ces définitions, ces interprétations, ces compréhensions sont effectuées à l'aune d'un point de vue et d'un point visé. Ce point de vue et ce point visé sont à penser tant au niveau de leur métaphore spatiale qu'idéologique, c'est-à-dire à l'aune d'une place que l'habitant se donne au sein du Monde à travers la place qu'il croit que les autres habitants lui donnent en situation.

Pour appréhender la constitution du monde de l'habitant à travers ses dimensions référentielles (spatiales, sociales, idéologiques), il faut évidemment s'entendre sur ce que recouvre l'habitant. Il est conçu comme un être humain « pourvu d'une intériorité subjective, d'une intentionnalité, d'une capacité stratégique autonome et d'une compétence énonciative » (Lussault M., *in* Lévy J. et Lussault M., 2013, 52). Il est donc capable d'aller au-delà des déterminations, non de subir en soi,

selon une analyse normative et en survol, des contraintes mais bien plutôt d'exploiter, à son bénéfice ou parfois à son corps défendant, des possibilités physiques, historiques, politiques, économiques, sociologiques pour construire sa propre réalité géographique, notamment par le sens de ses actions et de celles de ceux qui l'entourent. « Les individus, à un temps *t*, sont donc pourvus de potentiel de réflexivité, de compétences linguistiques, de capacités à agir. Cette attribution n'est pas donnée une fois pour toutes, elle est construite par et pour la socialisation – qui peut s'opérer dans des milieux sociaux variés. Il s'agit d'un capital actualisable dans les interactions inégalement distribué. Ceci pour bien faire comprendre qu'il n'est pas douteux que les sociétés soient stratifiées ; mais, toutefois, s'il existe des dotés et des démunis, les acteurs sont tous mus par le besoin et la volonté d'agir et même les plus faibles possèdent le plus souvent des compétences stratégiques, des marges d'action, des capacités d'arbitrages et peuvent provoquer par leurs actes de puissants effets » (Lussault M., *in* Lévy J. et Lussault M., 2013, 53). Notre quête est donc de débusquer le sens donné à ces différentes actions et de montrer en quoi elles permettent à l'habitant de constituer la réalité de son monde, et au-delà de se placer et de placer les autres au sein de celui-ci.

Il faut appréhender ce sens au revers de la performativité, de la visibilité, de la significativité et évidemment de la légitimité des différents discours tenus par cet habitant. Le chercheur doit en effet faire abstraction de toute hiérarchie quant à la réception des discours, ne pas rendre justice de ce qui est dit par les uns et les autres à la lueur de son propre savoir situé. De fait, quel que soit le statut de ceux qui tiennent ces discours (scientifique, politique ou habitant), et la prétendue véracité ou objectivité qu'ils recouvrent, ils doivent être appréhendés comme des fictions, une version de la réalité. Cette appréhension peut s'effectuer à partir de situations de mise en paroles qu'elles soient de l'ordre du récit (conçu comme fiction du passé) ou du projet (comme fiction du futur) évoquant volontairement ou non le « qui je suis ». Ces mises en paroles traduisent le sens de l'ensemble des actions qui relèvent des manières d'être, de faire et de penser dans, sur et avec l'espace. Dans, sur et avec l'espace délimitant des degrés de relation ontologique (en tant qu'elle donne sens et justifie qui l'on est et comment on est), qu'opère l'habitant à l'espace. Cette relation ontologique relève du sens que donne l'habitant à sa relation aux prétendues matérialités et aux supposés constituants sociaux, spatiaux, culturels… Cette relation ontologique navigue entre un imaginaire de la détermination à une liberté absolue de nos actions par rapport à ces matérialités et ces constituants. L'ensemble de ces actions est également médiatisé par les mises en scène comme présentation de soi aux autres par les artifices d'extension du corps, ce « d'où je suis » rendu visible par les habits, par les gestuelles ; mais aussi par l'ensemble des pratiques au sens large que réalise l'habitant à travers le temps plus ou moins long de son existence et selon les statuts, rôles et fonctions qu'il a ou qu'il se donne, qu'on lui donne : par exemple, celles des mobilités quotidiennes, résidentielles, touristiques ; de l'aménagement de son espace domestique, comme producteur de bâtiments ou simple résident, etc. L'habitant est donc un acteur légitime à la hauteur de tous les acteurs institutionnels conçus habituellement comme tels.

Habiter, c'est donc tenter de mettre le monde sous son contrôle et à sa mesure pour mieux le maîtriser tant d'un point de vue pratique (niveau de l'action) que d'un point de vue pragmatique (niveau de la pensée). C'est croire surtout à travers cette habitation, à l'illusion que ces mises au monde sont constitutives de la réalité que l'habitant met ainsi sous son contrôle et à sa mesure.

Au-delà du constructivisme, le constitutivisme ?

Pour mieux appréhender et comprendre l'habiter des populations, il faut donner ou redonner la parole aux habitants. En ce domaine, rien de neuf sous le soleil. En effet, les travaux réalisés autour d'Henri Raymond, dès les années 1970, en expérimentaient déjà les enjeux à travers des entretiens non directifs auprès d'eux, sans pour autant attendre de leur part une nécessaire réflexivité. Ainsi, c'est dans cet entrebâillement conceptuel que cet article se positionne. Pour traiter de la constitution habitante, il faut comprendre sa propre formulation de sa place, de son statut, de ses rôles au sein de la société et en quoi l'espace et ses spatialités interviennent dans le sens de cette formulation. L'idée est alors de dépasser le mécanisme supposé rationnel et donc déterminant entre des façons d'être, de faire et de penser similaires rapportées à un contexte identique de production tant au niveau des configurations spatiales (du bâti, d'un paysage, d'un territoire) que des spatialités (les mouvements des corps, les mobilités résidentielles, touristiques).

Prenons l'exemple, assez coutumier dans les sciences de l'aménagement, qu'un espace avec une meilleure qualité de vie apportera *de facto* un meilleur bien-être. Cette conception, certes louable et tout à fait compréhensible, chevillée finalement à un constructivisme optimiste, a pour autant elle aussi ses propres limites que la contingence et la labilité, non pas seulement des contextes, mais du sens de leur constitution par l'habitant, rendent aporétiques. Pour exemple, certains chercheurs analysent la vulnérabilité de certaines populations à la hauteur de leur propre échelle d'habitabilité. Ces populations se trouveraient ainsi dans des contextes qu'ils estiment invivables. Pourtant, ces contextes sont perçus par ces mêmes populations comme tout à fait acceptables, vivables, habitables. En effet, la co-institution de ces échelles n'est pas encore réalisée entre les différentes parties prenantes de l'interaction car les catégories de la vulnérabilité n'ont pas le même sens. La codification partagée de cette échelle, son institutionnalisation à travers diverses violences symboliques donnant un sens uniforme et rendant justice donc lois et normes à la façon de penser n'est en effet pas encore incorporée par ces habitants. À la stupeur du chercheur, cette échelle est bien perçue par cet habitant comme « allant de soi », mais finalement elle n'est pas la même que celle du chercheur !

Cette réflexion amène à formuler le passage entre constructivisme et constitutivisme. Il est clairement explicité par Lorenza Mondada intervenant dans un chapitre évocateur « Une approche constitutive ». Elle montre, à partir des travaux de l'ethnométhodologie que toute « vision d'un acteur qui construit la réalité par sa description tout en adhérant à la croyance que la réalité existe en dehors d'elle, consiste à en faire un "*judgement dope*", un "idiot culturel" selon le mot de Garfinkel ([1967] 1984, 68), et par conséquent, à faire de l'analyste un expert distancié de l'"attitude naturelle" des membres, affirmant la supériorité épistémique de sa description face à leur version. Une approche alternative devrait par contre reconnaître que les "attitudes naturelles" sont multiples et qu'elles ne sont pas organisées comme des systèmes philosophiques ou des modèles scientifiques ; que la valeur de la description pour l'acteur est elle-même élaborée et garantie par des procédures que l'analyste se doit de décrire de façon non ironique, c'est-à-dire d'une façon qui ne prétend pas fournir une version alternative exogène et plus adéquate de sa conduite » (Mondada L., 2000, 23). Cela sous-entend que l'on ne peut décrire une situation vécue par les habitants en leur déniant le droit de dire leur vérité, leur version de la réalité telle qu'ils la vivent, même à travers leur discours qu'il faut alors analyser avec leurs catégories d'explicitation et non les nôtres.

Si le chercheur peut prouver que l'habitant se trompe « objectivement » ou qu'il réalise une erreur contextuelle (de lieu, de temps, d'appartenance), cela ne lui permet pas pour autant de s'imaginer que l'habitant va vivre selon son bon vouloir « objectif » et qu'il va définir sa réalité à travers les définitions des catégories évoquées que le chercheur lui aurait données. De même, il ne faut pas minimiser la part des retours sur soi que peut réaliser l'habitant. Il peut en effet être totalement clairvoyant et capable d'expliciter en quoi ses actes se réfèrent à des croyances (en Dieu, au hasard, en l'astrologie, au néant, etc.) et/ou à des projets ou des finalités d'existence, les raisons pour lesquelles il fait ce qu'il fait et pense ce qu'il pense. Car si le sens du monde n'existe pas en dehors des croyances des êtres qui le vivent, c'est souvent parce qu'ils ne peuvent pas concevoir qu'il y en ait d'autres, ensuite parce que s'ils avaient d'autres croyances, ils n'auraient sans doute pas le même monde. Ainsi, même si le chercheur peut estimer que ce qui est énoncé dans le récit de l'interviewé relève d'une construction imaginaire, il ne peut intervenir pour rendre justice de cette erreur. S'il le fait, il prend le risque de changer la situation et les catégories qui s'y développent. En cela il perd de vue la version initiale de l'habitant. Son interaction est donc toujours ambigüe et risquée car il perd toujours peu ou prou ce pour quoi il pense être venu initialement, c'est-à-dire capter en contexte les représentations des habitants, alors même qu'avec lui il constitue une situation qui fait fi des éléments de ce contexte et de leur intelligibilité objective.

Tenter de déchiffrer la constitution habitante

L'habitant aurait la capacité et la compétence de déréaliser le présent objectivable tout en configurant cependant une réalité bien présente pour lui avec laquelle il met en place ces opérations spatiales. Cependant, dès l'instant où l'on va demander à un habitant d'intellectualiser cette réalité qu'il a configurée, il sera déjà absent à la constitution même qu'il a opérée juste avant (Moran Richard, [2001]2014). Car s'il vit au sein de son monde, voire s'il anticipe le monde qu'il vit, il a du mal à en exprimer tous les ressorts. Et l'expression même de ces ressorts déréalise alors sa réalité,

celle-ci devenant une configuration stabilisée qui existerait de manière indépendante à l'habitant lui-même, comme toutes les réalités que l'humanité a fait un jour exister de manière universelle, voire abstraite : la justice, l'argent, l'amour, Dieu, la morale, le beau… ; ou qu'il fait encore advenir de manière plus quotidienne, réalités qu'il semble alors assimiler à des événements concrets et palpables même si ces derniers sont souvent inaccessibles à son entendement et surtout à son action : la guerre en Syrie ou en Ukraine, le virus Ebola en Afrique de l'Ouest, la montée du chômage…

Si les habitants sont toujours mieux placés que le chercheur pour saisir l'opérativité de leur spatialité, ils ne peuvent pas toujours en appréhender totalement le sens et ont souvent du mal à en intellectualiser les ressorts. D'où l'utilité du chercheur. Mais, il est un autre biais dans l'utilisation méthodologique du discours. Les habitants ne disent pas forcément la vérité de ce qu'ils pensent et parfois même sans le vouloir consciemment. Il y a à la fois une dimension stratégique et interactionniste à la mise en récit. En fonction de l'interlocuteur, de ce qu'il apparaît être à chacun des participants de l'interaction, de ce que les interactionnistes nomment la typification que chaque acteur opère de l'autre acteur, les choses à dire le seront de façon différente ; certaines choses seront évoquées, d'autres tues ! Pour autant, seul le discours permet d'accéder à une part de cette réalité constitutive de nos spatialités et des jeux de placements au sein de la société (Flahault F., 1978, 10). Somme toute, l'enjeu principal de l'analyse des discours recourt ici aux spatialités des habitants qui se cachent derrière la construction de leur place à travers la labilité même de leur discours (selon les différentes mises en situation) mais aussi la mobilité spatiale et sociale transcrite par ces discours tenus. A travers les discours qu'il tient face à un interlocuteur, l'habitant se donne l'objectif de créer de la distanciation par rapport à lui-même. Et « c'est dans cette distanciation que l'individu est amené à faire un travail d'ajustement/désajustement, de déterritorialisation/reterritorialisation, d'identification/désidentification, d'idéalisation/désidéalisation,… autant de processus dialectiques par lesquels il tente de se (re)produire et de se (re)situer en se transformant » (De Gaulejac V., 1987, 79) pour lui-même et l'ensemble de ses interlocuteurs.

L'analyse des entretiens multiples opérés auprès d'habitants de Grenoble et Bordeaux avec lesquels nous avons travaillé, permettrait bien entendu de généraliser des modes de faire, de parler, d'être, mais cette récurrence est avant tout référentielle : je fais ceci parce que … ; je pense ceci parce que…, etc. Cette référentialité, qui peut être vue comme culturelle ou sociale, a essentiellement pour but de médiatiser des interactions entre les intervenants d'une situation. Mais cette mise en situation peut être vue de manière autonome, en action, au moment même de l'interaction. Cette récurrence référentielle n'est donc jamais totalement sédimentée, ni dans le temps ni dans l'espace, car le point de vue et le point visé changent en fonction de chaque situation ainsi constituée. Pour essayer de démontrer cela, l'utilisation d'un extrait d'un deuxième entretien, dit de réactivation est utile. Il a été réalisé auprès d'un habitant, qui réside à Grenoble mais travaille à Lyon. Il a pour objectif de comprendre globalement sa manière d'habiter l'espace. Mais cet extrait concerne plus spécifiquement les raisons qui l'amènent à ne pas déménager plus proche de son lieu de travail.

« Ce que j'ai retenu du premier entretien, c'est qu'à la fois, il y a ce côté Grenoblois que vous m'avez expliqué par votre famille, une attache à Grenoble et puis il y a aussi une sorte de fuite de Grenoble par les pratiques que vous faites de la montagne et par le travail où vous passez beaucoup de temps. Vous avez même évoqué les hypothèses possibles de vivre ailleurs qu'à Grenoble, à Lyon par exemple

Ouais, les montagnes pour moi c'est Grenoble c'est vrai de partir en montagne pour moi c'est pas une fuite de Grenoble puisque que pour moi Grenoble c'est la ville c'est les montagnes aussi donc ça fait partie pour moi quand je pars en montagne (hésitation) ça fait partie de Grenoble

Vous me disiez quand même que vous faisiez des balades dans l'Oisans, à Chamonix, que vous alliez faire de la planche à voile dans les lacs. C'est quand même éloigné de Grenoble Ouais bon c'est vrai je vais souvent en Oisans parce que ma famille a une maison là-bas donc on y est assez souvent quoi, c'est vrai que j'y ai passé des vacances j'y passe de temps en temps des week-ends donc pour moi ça fait partie de mon microcosme si vous voulez. Ma région c'est Grenoble c'est des montagnes c'est aussi un peu l'Oisans parce que on a une maison de famille là-bas donc pour moi ça fait partie de mon territoire

Le territoire grenoblois est un peu…

Ouais, c'est Grenoble. La ville de Grenoble a relativement peu d'attrait. Bon je me sens bien à Grenoble mais je veux dire je me sens bien dans d'autres villes, si vous voulez, ce qui compte pour moi, si vous voulez, c'est pas vraiment la ville en elle-même mais c'est la famille c'est les amis que j'ai et puis c'est ce qu'il y a autour

Est-ce que ça vous viendrait à l'idée de passer un week-end à Grenoble, de rester chez vous tout le temps et puis d'aller juste faire une balade

Ben ça m'arrive, ça m'arrive ouais. Ben si vous voulez ce qui m'intéresse, c'est d'être bien bon, c'est vrai que je suis bien ici, bon ben de rester un week-end ici et puis d'aller, de monter à la Bastille pour, faire un exercice physique, pour respirer, ça me va bien, d'aller voir des amis à Grenoble, de faire des trucs ici, de bricoler, ça me va bien, mais je ne le ferais pas tous les week-ends parce bon parce que de passer tous les week-ends ici, dans mon appartement, au bout d'un moment, je m'ennuierais quoi, j'aurais envie de voir autre chose quoi

Je voulais avoir des précisions dans ce paradoxe entre vos pratiques extérieures et le poids de l'appartement dans votre bien-être.

J'aime bien, je suis bien dans cet appart, donc j'aime bien y rester pour écouter de la musique, pour lire des livres, pour m'occuper de l'appartement, de ce qu'il y a

Au début de l'entretien précédent, vous dites, moi je n'ai pas de territoire ?

C'est à dire que, que je suis bien ici, bon parce que je suis là et que je m'y sens bien mais je peux être bien ailleurs, c'est à dire que bon, on parlait un peu de Lyon parce que c'est vrai que maintenant je suis du côté de Lyon, moi je serais dans un appartement sympa sur Lyon, bon, je m'habituerais et je pense que, que je, j'y serais bien à partir du moment où c'est un lieu qui me sert un petit peu de racine, de centre si vous voulez

Est-ce que vous pensez qu'à Lyon vous aurez autant de racines

Ouais, non-non ce sera différent oui, mais je pense que, je pourrais me faire à, si voulez, moi je, je suis bien ici, mais je peux être bien ailleurs, mais bon comme je suis bien ici, ben j'y reste mais si je dois aller ailleurs, ben, ce sera peut-être difficile, il faudra retrouver quelque chose de bien , quelque chose qui me convienne bien, mais je pourrais être bien, si vous voulez

Alors, si on fait une échelle, de ce qui vous retient sur Grenoble ce serait quoi le, le plus important

Ben c'est que je suis bien ici quoi. Ben pour moi c'est l'habitat où je suis en fait, c'est cet appartement, je suis bien dedans et j'ai pas envie de le laisser parce que pour moi il correspond bien si vous voulez, c'est un endroit où je peux me reposer, donc il est calme

Ce qui m'avait étonné aussi dans ce que vous disiez la fois dernière, on a l'impression qu'il évoque quand même beaucoup de souvenirs de ce que vous avez vécu avant et c'est quelque chose qui vous retient plus qu'autre chose

Dans cet appartement, non, j'ai, y a pas de souvenir ici, ça fait deux ans que je suis là. Ce qui (hésitation), si vous voulez, pour moi, cet appartement (hésitation), c'est un truc (hésitation), c'est une stabilité

Vous parlez de quelques mobiliers, de meubles de famille, d'ailleurs vous utilisez le terme truc que je trimbalerai encore

Le truc c'est ça. Ben, non, c'est pas ça parce que les meubles bon ben on peut les changer de place, non en fait (hésitation), ce qui s'est passé c'est que j'ai pris cet appartement et donc bon j'étais en couple avec une copine, on était pas mal ensembles et (hésitation) elle est restée un mois dans cet appartement, elle m'a quitté, bon c'était un risque, bon si vous voulez cet appartement (hésitation), il a quelque chose dedans comment dirais-je, pour moi c'est le début d'un changement vous voyez, une période qui a été très, bon c'est toujours, qui est très mouvementée vous voyez et ça c'est un lieu qui a une attache si vous voulez, bon c'est un reste du passé et en fait où il s'est passé beaucoup de choses, pour moi maintenant si vous voulez, c'est pour ça que c'est important, c'est pas du tout dû à l'habitat entre autre mais pour moi c'est devenu une référence si vous voulez, c'est une référence au passé, si vous voulez »

Dans cet extrait, il est possible de voir l'opérativité différentielle du discours et la mise en situation multiple de l'habitant au fil du discours avec l'évolution de la référentialité de ses justifications en fonction de la place qu'il veut tenir auprès de son interlocuteur et plus généralement au sein du champ social au sein duquel il s'inscrit. Sans la réactivation des paroles tenues, on

s'aperçoit que le chercheur pourrait très vite tomber dans le piège de généralisation hâtive parce qu'il renverrait son appréciation à des éléments fonctionnels : la qualité intrinsèque de l'espace considéré, son emplacement dans un environnement plus vaste, la distance aux lieux pratiqués quotidiennement (travail, famille), etc. Alors que finalement, toute la trame du discours tenu par l'interviewé soit se joue des questions soit joue avec un monde que l'interlocuteur ne peut objectivement pas apprécier en fonction des arguments tenus par ailleurs.

Le déchiffrement de cet entretien permet de voir les éléments de mise en situation, et de constitution différenciée et labile du monde de l'habitant. Au début de l'entretien, ces éléments se structurent autour des catégories peu ou prou imposées par l'interaction (appartement, ville, région, territoire) mais progressivement les débordent, les manipulent, s'éloignent de leur objectivation apparemment partagée. Par exemple, l'extensivité des différents espaces abordés fluctuent au fil de la conversation. Grenoble, c'est tantôt la ville (qui n'a d'ailleurs pas trop d'intérêt), tantôt les montagnes qui l'entourent, tantôt les espaces familiers qui ne sont alors plus si éloignés (Oisans). De même, l'intensité des intérêts et des attachements pour ces espaces fluctuent au gré de la conversation. Car, comme le rappelle David Le Breton, « à chaque instant les partenaires d'une interaction évaluent les circonstances et se positionnent mutuellement, en un jeu de réévaluation et de réajustement réciproque. Chacun réagit selon l'interprétation qu'il opère des comportements de ceux qui l'entourent. La situation ne cesse de se redéfinir, connaissant parfois des rebondissements inattendus. […] La signification d'un objet ou d'une situation ne réside jamais en eux-mêmes mais dans les définitions ou les débats qui les visent. Le sens est ce processus qui se joue en permanence entre les acteurs » (2004, 50).

Il y a également le jeu des places entre l'interviewé et l'intervieweur. Si cet habitant a accepté de me recevoir deux fois chez lui, c'est dans la mesure où il pensait avoir à répondre à des questions plus stéréotypées, moins intrusives sans doute. Il joue avec moi car plusieurs fois, il indique explicitement qu'il répond en fonction de ce qu'il croit que j'attends qu'il me dise. Il utilise à foison l'expression « si vous voulez ». Cet élément apparemment anecdotique tend cependant à confirmer la quête supposée conjointe de l'interviewé face à l'intervieweur, d'une rationalisation des actions à travers une justification « attendue ». L'interlocuteur tente ainsi de structurer au mieux les chainons logiques de sa présence dans son appartement et le fait qu'il y reste : J'aime mon appartement parce qu'il se trouve à Grenoble. Ville qui se trouve elle-même dans les montagnes. Lieux spécifiques choisis car il renverrait aux origines…familiales : « Je vais souvent en Oisans car ma famille a une maison là-bas ». L'intérêt semblerait donc provenir de l'extériorité, du contexte régional dans lequel se trouve l'interviewé, car même à elle seule « la ville de Grenoble a …peu d'attrait ».

Mais l'intérêt principal de cet extrait, c'est le changement de relation avec l'utilité ou non de rester dans cet appartement (« dans mon appartement, au bout d'un moment, je m'ennuierais quoi » ; « non, j'ai, y'a pas de souvenir ici »). Au début, il n'est finalement qu'un point d'accueil pour la nuit au sein d'un espace d'ancrage familial ou de pratiques sociales de la montagne. Il n'est finalement qu'un point de chute comme pourraient l'être d'autres points de chute dans la ville de Grenoble voire dans d'autres villes de France (« Je suis bien ici, mais je peux être bien ailleurs »). Mais progressivement, sous l'insistance à comprendre les paradoxes qui semblent le lier et le délier à cet espace de l'appartement, et donc de Grenoble, une mise en situation plus personnelle, moins factice par rapport à une interaction normative entre deux inconnus, s'effectue. Après un ensemble d'affirmations prétendument objectives, le voile tombe derrière un « non en fait » qui articule cette nouvelle mise en situation : « Ce qui s'est passé, c'est que j'ai pris cet appartement et donc bon j'étais en couple avec une copine,…, elle m'a quitté ». La constitution de l'intérêt semble se faire cette fois de l'intérieur et le contexte régional importe peu.

Pour asseoir l'interprétation de ce renversement des justifications, on retrouve des éléments liés à la mise en mesure de la réalité. L'attachement est ici lié à l'intensité de la relation que l'on ne peut alors appréhender sous l'échelle d'une durée objective en temps. Cet habitant déclare qu'il s'y est « passé beaucoup de choses » alors même qu'il nous dit n'être resté qu'un mois avec sa compagne dans cet appartement. Ce temps court semble pourtant déborder la somme de tous les autres temps vécus avec l'ensemble de tous les autres interlocuteurs qui lui ont rendu visite dans cet appartement. Paradoxalement, il venait à peine de dire en utilisant justement la métrique objectivante qu'en tant

qu'interlocuteur j'étais censé utiliser : « Dans cet appartement, non, j'ai, y'a pas de souvenir ici, ça fait deux ans que je suis là ». On pourrait ajouter ça ne fait *que* deux ans que je suis là ! Et oui, comment un étranger, chercheur de surcroit, dans sa rationalité prétendument scientifique pourrait-il comprendre qu'en seulement deux ans on puisse avoir des souvenirs !

Donc, au-delà de cette reconnaissance d'une différenciation dans la constitution des situations, il y a aussi un intérêt de traiter les critères de focalisation sur certains éléments structurant la réalité et notamment celle des distances et des préférences. Les critères de proximité ou d'éloignement spatiaux réfèrent à l'attachement différencié aux espaces en fonction des mises en situation discursives de l'interviewé. Tel lieu pouvant être appréhendé comme proche par l'interviewé peut être conçu comme éloigné par l'intervieweur et entrainer des interrogations et des interprétations différentielles. Ainsi, le mode de mesure de la distance, la maîtrise des *métriques*, diffère d'un interlocuteur situé à l'autre. L'habitant configure un monde à la mesure de l'action, qu'il veut entamer avant même qu'il ne le vive réellement, « objectivement » si tel était possible. A travers la question des métriques, on peut ainsi percevoir que le sens donné à l'éloignement ou non d'un lieu à un autre par un habitant va conditionner son choix de spatialités. Cette métrique est pourtant totalement subjective et anticipative car le décodage de toute information liant cette distance fonctionne déjà à travers des prérequis non identifiables : pourquoi c'est long, c'est cher, cela dure… Pour cet habitant, les arguments objectifs sont certes évoqués mais finalement minorés, étouffés, jusqu'à preuve du contraire, par un argument personnel, irrationnel qui les dépasse tous.

Constitution et mise en situation du monde

A travers cet exemple, on remarque donc que l'habitant ne pense et n'agit pas dans un Monde partagé qui serait par tous et de la même manière intellectuellement discriminable (dans les relations) et discrétisable (à travers des classements). Il faut accepter qu'il constitue des situations qu'il configure selon différents critères qui lui permettent de légitimer son action avant même parfois qu'elle ne s'opère réellement. De ce fait, si dans les activités quotidiennes qu'il opère au sein de l'espace, l'habitant a l'impression de rationaliser ses actions, il le fait pourtant à travers un ensemble d'apprentissages partageables avec ses congénères selon les références qu'il se donne à sa construction sociale ou culturelle ou à sa formation socio-psychologique. Autant de catégories vues non pas comme des référents imaginaires, mais des réalités opératoires conditionnant sa réflexion et son action. Ces conditions partageables semblent pour lui objectivables entre tous les membres du collectif auquel il s'identifie. L'appréhension du monde par l'habitant ne relève justement pas d'une mise en relation objective des conditions de la réalité présente. L'analyse des discours sur l'espace éclaire systématiquement de l'aporie de ce partage. Non qu'il n'y ait pas des médiations ou des interactions possibles mais celles-ci ne peuvent s'opérer à partir des mêmes conditions car celles-ci n'existent qu'à travers leur mise en relation. Et cette mise en relation requiert une individuation à travers une mise en situation. Et c'est l'habitant qui effectue systématiquement cette mise en relation singulière de la réalité. Non au sens de quelque chose qui s'oppose à une représentation ou un artifice intellectuel sondable à travers une lisibilité déterministe ou structuraliste. Non au sens d'une matérialité déchiffrable, descriptible, mais au sens d'une configuration qu'il pose de manière singulière et qui s'impose à lui et à travers laquelle il croit pourtant se trouver en lien avec le reste du monde, à partir de ce qui lui semble être des configurants identiques. Pourtant, il constitue son monde singulier dans le Monde, ou plutôt, il constitue sa situation singulière à partir d'un contexte que le chercheur, selon ses penchants disciplinaires, va nommer : contexte social, culturel, naturel, etc. Et c'est justement parce qu'il ne veut pas être redevable de ses seules responsabilités singulières, de son point de vue et de son point visé, qu'il s'invente les moyens matériels et symboliques, artefactuels, d'un partage. En cela, il co-constitue aussi son monde à travers l'autre qu'il vise comme participant de son propre monde et donc comme maître étalon de ce qu'il pense être lui-même selon les actions qu'ils font ou plutôt croient faire en commun.

Ce partage se fait de manière sélective selon des intersubjectivités spécifiques (Berthoz A. & Petit J.-L., 2006, 243). Elles sont liées aux différents plans d'appréhension du monde des divers collectifs que cet habitant partage avec les autres membres potentiels de son monde (membres de sa famille, collègues de travail, d'associations culturelles ou sportives) et en fonction des différentes mises en situations qu'il constitue. Cette intersubjectivité configurant et se configurant sur des jeux

identitaires de distinction et d'identification à autrui, mais à des autrui situés, c'est-à-dire participant peu ou prou aux situations mises en place, que ces autrui soient ou non coprésents ou à distance. Ce partage se structure donc autour de référents communs ou constitués comme tel pour permettre à l'habitant de dire qui il est ou ce qu'il est et ce que sont les autres. Ces référents sont constitués comme tels, car même avec un apprentissage critique ou auto-réflexif, l'habitant n'est pas capable de déstructurer objectivement l'inconscience potentielle des conformations qu'il subit ou a décidé de subir à travers les médiations ou autres violences symboliques reçues de son éducation, de sa formation. Il ne fait qu'en évoquer l'existence à travers des justifications qui fondent alors de fait la réalité, qui l'institutionnalise (Flahault F., 1978, 144). Dire que l'on fait quelque chose parce que l'on a toujours fait cela dans sa famille ou parce que l'on voulait au contraire se distinguer de ce qui était fait par des proches, relève d'arguments performatifs auto-institués (Austin J.L., [1962]1970). En ce sens, la construction de la réalité habitante n'est pas déchiffrable au sens des divisions fonctionnelles habituelles ou des classements évoqués par la science, même d'orientation dite constructiviste aujourd'hui.

Le chercheur lui-même ne peut pas déchiffrer cela car il ne fait que partager avec lui des structures d'explications et d'interprétations médiatrices qui sont elles-mêmes des violences symboliques (Bourdieu P., [1982]2001). En cela, le déchiffrement du monde, à travers les éléments de culture (la relation homme-nature, les héritages, les projets, les différenciations sociales), participe de cette observation-structuration de la réalité autant qu'elle l'institue. Reprendre les fondements de l'approche culturelle proposée par Paul Claval (1995) montre à quel point il faut plus les appréhender comme des éléments référentiels, voire *déterminants* d'une constitution habitante que comme des éléments de reproduction culturellement *déterministes*. Les items explicatifs culturels ou sociaux sont autant d'éléments référentiels dans les registres de justifications de ce qu'est ou croit être un habitant. Mais ces justifications participent de mises en scène autant que de mises en sens situées donc liées à une interaction plus ou moins cadrée et normée. La géographie, et notamment la géographie sociale et culturelle, dans sa recherche d'objectivation, ne peut donc s'arrêter à son œuvre de classement et de catégorisation censée permettre le partage de son savoir savant. Elle ne peut pas non plus se contenter de généraliser ces observations sous le prétendu couvert des habitants eux-mêmes, tout statut confondu. Ces derniers ne se conforment à des genres, des régimes, des manières de faire, de penser et d'être communs, que parce que ces classements et catégorisations préétablis en déterminent leur rangement ! « Oublier que, selon la formule de Sapir (1967, *Anthropologie*), "la culture est une fiction commode", c'est la transformer en une essence surplombante, en une catégorie naturalisée et tenue pour allant de soi, dominant les acteurs sociaux et leur imposant représentations et comportements » (Olivier de Sardan J.-P., 2008, 34). Ainsi, le chercheur ne peut avoir que l'illusion de partager cette réalité avec l'habitant, de le co-constituer avec eux comme les interactionnistes, quand ils disent se mettre au plus près du monde de l'autre, c'est-à-dire quand ils pensent être en capacité de se mettre au plus près à la place de l'autre à travers l'idée de la « réciprocité des perspectives » (Le Breton D., 2004, 157).

Si le chercheur ne peut se mettre à la place de l'habitant pour interpréter en surplomb ce que ce dernier est, fait, pense au sein du monde qu'il s'est constitué, il peut lui apporter des clés de déchiffrement de cette constitution. Car celle-ci, bien qu'insondable dans l'absolu naît d'un ensemble d'incitations mentales génératives qui peuvent être communes. Parler de constitutivisme, ce n'est donc pas remettre en cause l'historicité comme élément parmi d'autres de l'activation d'un récit, d'une pratique de cet habitant. C'est juste montrer que si l'on ne passe pas par ce plan constitutif, on ne peut appréhender les constructions qu'il met en place dans sa vie quotidienne et le sens qu'il leur donne. Il est vrai que décrypter ce plan constitutif est une gageure, une aporie même. En effet, nous ne pouvons être à la place de l'autre qu'à la condition de le déplacer (spatialement, intellectuellement). Ce placement s'établit tout à la fois sur l'emplacement du corps et l'appréhension qu'il a de la situation qu'il constitue de cet emplacement mais aussi du sens qu'il donne à cette occupation en fonction de la place qu'il croit avoir socialement dans cette situation ainsi constituée. Tout déplacement génère donc si ce n'est la situation appréhendée (car en changeant d'emplacement, l'habitant peut continuer à se fondre dans la même situation – on peut par exemple penser au même lieu et aux mêmes personnes qui s'y trouvent tout en réalisant un trajet –), tout au moins l'emplacement d'où elle est constituée. Dès lors, c'est moins l'emplacement pris et les horizons qu'il permet de percevoir que la façon de les

percevoir qui coordonne la situation telle que la constitue l'habitant. C'est donc moins la détermination de l'emplacement que l'éclairage de la situation qu'il constitue à travers le récit du choix de cet emplacement qui permet au géographe de poser une lecture spatiale de cette constitution du monde de l'habitant.

Constitution et mise en sens partagée du monde

Si on peut donc admettre une forme d'inconscience à notre constitution du monde, cela n'oblige pas à interpréter ou à éclairer cette inconscience à travers les cadres de la psychologie ou de tout autre cadre interprétatif, puisque ce cadre est l'élément constitutif même de la construction réalisée par l'habitant. C'est justement dans ce phénomène d'interprétation, de justification et donc d'*attestation* au sens de Ricœur (1990, 34-35) que l'on voit rejaillir chez chaque habitant le sens qu'il donne à la construction qu'il opère au sein du Monde en fonction de sa constitution du monde. Et le chercheur peut en être à la fois son médiateur et son producteur intersubjectif. « Si je puis regarder un monde comme déjà constitué, c'est parce qu'il a été constitué par un sujet qui est coconstituant avec moi. Constitué, disons-nous, par *un autre* qui n'est justement pas d'abord l'un parmi les objets constitués (par un sujet constituant unique) mais un autre, homme ou femme, à part entière, pourvu de toutes les prérogatives transcendantales afférentes à un sujet coconstituant […] Dès ce moment, on accède à quelque chose de nouveau et d'intéressant qui est *le partage de la constitution*. […] L'intersubjectivité consiste à partager avec l'autre la constitution du monde, tout en gardant l'unité de ce monde » (Berthoz A. & Petit J.-L., 2006, 243-244). En effet, c'est l'autre qui me permet de matérialiser l'incommensurable de ce que je constitue en conscience. L'autre peut devenir sans le vouloir/le savoir le maître étalon de la mesure que j'effectue de mon propre monde. En devenant ce maître étalon, il permet à l'habitant de maîtriser son propre monde. Cette dernière idée permet de réfléchir à la construction d'une identité commune qui se fonde autant sur la ressemblance que la distinction de l'autre.

L'utilisation ci-dessous d'un autre exemple très personnel recourt à l'idée que pour pouvoir au mieux appréhender la co-constitution des situations interactionnelles, il faut faire un travail microsociologique et microgéographique notamment du point de vue de la méthodologie. Un travail minutieux et de longue haleine que le chercheur peut rarement effectuer, même dans une posture anthropologique d'immersion. Ce choix recourt également à la mise en lumière de phénomènes assez caricaturaux autour des questions identitaires, l'un des principaux tourments culturels de notre temps. Mes quatre enfants ont ainsi intégrés des regards symboliques différenciés sur ce que l'on pourrait appeler leur identité. Quand les questions tournent autour de la nationalité, deux d'entre eux se disent Français, deux se disent Belges. On pourrait évidemment en expliquer la raison au fait que leurs parents sont Français (mère) et Belgo-Français (père). Mais en quoi des enfants ayant eu la même éducation, dans les mêmes lieux, étant tous nés au même endroit, possèdent un regard distinct sur leur propre identité. Cette identité se structure justement par des éléments référentiels qui permettent à chacun de constituer une réalité artefactuelle qui est présentée alors comme déterminante *a posteriori* de cette identité, et des pratiques spatiales qui en sont l'expression ! Réalité spatialisante qui leur permet de donner une portée socialisante à ce qu'ils sont à travers une identité auto-instituée.

C'est donc bien dans l'artefact de monde qu'il et elles constituent que chacun de mes enfants se sent dans un second temps lié à ce monde et donc se détermine par rapport à lui. Cela est somme toute peu pertinent pour le géographe sauf qu'une fois l'identité énoncée, elle performatise des pratiques réelles ou des demandes de pratiques réelles. La constitution de cette identité devient donc opératrice spatiale. Deux d'entre eux veulent par exemple se rendre pour les vacances en Belgique, deux moins. Deux veulent par exemple regarder les matchs de la Belgique en football, deux moins et ainsi de suite. Là aussi, rien de très pertinent sauf qu'il faut comprendre que dans notre quotidienneté, nous agissons tous de la même manière, et que, à force de spatialités peu pertinentes, cela fait beaucoup de pratiques différenciées qui ne relèvent pas d'une construction qui serait fonction d'un contexte objectivable. Cette constitution se formalise également à travers des récits énoncés pour les autres. Ces récits sont des parts d'intimités qui leur sont offertes, des extimités pour reprendre le terme de Serge Tisseron (2011). Ils ont pour objectif de dire qui l'on est ou croit être en fonction du récepteur. Ainsi, sans déflorer l'intimité familiale, le récit autobiographique produit par une de mes filles pour un travail en Français illustre bien ce processus de constitution.

« La Belgique est le lieu où j'aimerais habiter. Mon père est né en Belgique et a la double nationalité. J'ai encore de la famille là-bas : la mère de mon père donc ma grand-mère, et la sœur de mon père qui est aujourd'hui mariée et a trois enfants. Bien-sûr, ils habitent du côté wallon. Pourquoi je voudrais habiter dans ce pays ? Je ne sais pas vraiment, je me sens juste attirée par lui, peut-être est-ce parce que mon père est belge mais en tout cas, j'aime beaucoup aller dans ce pays. J'aime particulièrement les maisons qui pour la plupart sont en briques rouges. J'aime la nourriture belge même si tout a tendance à être un peu cher. Et puis les manières belges et le vocabulaire est amusant ».

Certes, on pourrait prouver que cette constitution d'un monde imaginé se configure à travers un ensemble de jeux référentiels culturels que conforme l'environnement social. En effet, sans s'en rendre compte, la famille réalise elle-même des jeux référentiels qui peuvent conformer cette réalité constituée. Par exemple, deux de mes filles, blondes, ont la même teinte de cheveu que ma sœur qui vit en Belgique. Voire, ont ou ont eu la même corpulence. Auront de façon supposée la même taille… Similitudes réitérées par les membres de la famille. Mais s'il y a en quelque sorte une « reconnaissance culturelle » au sens d'Axel Honneth ([1992]2000), ces éléments référentiels ne sont là qu'en potentialité, ils sont actualisés, au gré des situations, par chaque habitant qui ainsi se constitue pleinement son monde, son espace de réalisation. L'habitant ne construit donc pas seulement sa réalité à partir d'un contexte donné qui déterminerait peu ou prou ce qu'il est, mais il dépasse le cadre même de ce contexte tout à la fois par les éléments de ce cadre et par ce qui le dépasse. On va ainsi poursuivre, pour les besoins de la démonstration, la quête généalogiste en requérant aïeux de tout poil pour la couleur des yeux ou des cheveux. Le monde de l'habitant est donc une combinaison complexe de choses qu'il se présentifie. Cette présentification s'opère à travers des choses présentes et absentes. Mais, ce monde constitué est toujours nourri à travers des jeux référentiels de mise à proximité et cela même pour les éléments que l'habitant veut mettre à distance. Car c'est dans l'intention d'exprimer cette mise à l'écart qu'il est obligé dans le temps constitutif de le mettre à proximité. Cette constitution relève à la fois de ce qui est préhensible physiquement et mentalement dans l'instant de la mise en situation de son monde (mise à proximité d'objets ou d'êtres « objectivement » en coprésence) tout autant que ce qui est préhensible mentalement par le truchement de son esprit (penser à quelqu'un ou à quelque chose d'« objectivement » éloigné) ou de la technique (téléphoner à ce quelqu'un) par une mise à proximité cospatiale. L'habitant constitue donc son monde à travers une combinaison de coprésence et de cospatialité (Lévy J. et Lussault M., 2013). Cette combinaison fait donc avec ce qui est là et hors-là au sein du dispositif spatial, social et temporel.

L'idée exposée ici insiste donc sur le fait que l'habitant ne se meut pas seulement dans un espace « objectif », voire même, ne se déplace pas dans un espace représenté, dans une sorte de paysage, un horizon qui défilerait face à lui, et qu'il pourrait mettre à distance pour pouvoir mieux l'appréhender, et s'y diriger. Non, l'idée est que sa chair – corps et âme – habite l'espace de par sa coprésence à celui-ci. Cette coprésence génère ainsi le monde réellement appréhendé par lui et auquel il se conforme alors dans ses actes et ses pensées. Cela veut dire que l'habitant ne réagit pas aux instances matériels « objectives » auxquels il serait confronté, mais qu'il se conforme aux construits matérialisés, aux artefacts mentaux, qu'il génère (et donc qu'il objective pour lui-même) et qui le génèrent alors. L'habitant ne vit pas dans un champ des contraintes mais dans le champ des possibles qu'offriraient ces instances qu'il matérialiserait, et au sein desquelles, il sélectionnerait ainsi les éléments composant son champ d'expression et d'action. Cette confrontation n'est pas seulement une matérialisation effectuée à partir des matériaux « en présence » mais aussi une matérialisation construite à partir d'un ensemble d'éléments non-présents dans l'espace objectif, que l'habitant va puiser dans sa réserve d'artefacts spatiaux, sociaux, temporels qu'il se met en coprésence. Ce déplacement de soi auprès d'objets, de lieux, d'individus, de souvenirs, n'est que la résultante d'un placement de l'habitant au sein d'un monde, celui qu'il se constitue au plein sens du terme. Sa réalité quotidienne n'est plus celle que nous croyons tous voir (chercheurs et autres habitants) mais bien irrémédiablement celle liée à son placement et à l'assignation qu'il se donne au sein du monde qui l'entoure. Ce placement ne résulte pas seulement d'un positionnement spatial, sorte de localisation de l'habitant dans l'espace objectivé, mais aussi d'un ensemble de statuts et de rôles qu'il se donne (et non plus seulement qu'on lui donne) à jouer dans, avec et à travers cet espace, qui lui fournit autant que faire se peut, les éléments de la réalité de sens qu'il entend se donner. Dans chaque mise en situation de son monde, liée ou non à des contextes particuliers, à des interactions sociales et

environnementales particulières, l'habitant ne visibilise plus alors, voire évacue, des éléments pourtant partie intégrante de la réalité apparemment visible par une analyse rationnelle. Son monde est donc focalisé, pas seulement au sens d'un jeu d'échelle qui se rapprocherait d'un élément en le grossissant, mais plutôt d'un ensemble de parti pris mobile, labile et réversible d'informations disparates qu'il met à proximité ou à distance selon ses besoins.

Le constitutivisme, une façon complémentaire de voir le monde des habitants

Cette posture constitutiviste n'est ni mieux ni ne dépasse les autres. Elle désaxe la lecture que l'on peut donner aux relations de cause à effet, de bouclage, de rétroaction, systémique, etc., notamment en ce qui concerne l'un des axes prioritaires de la géographie, celle de l'étude des spatialités. Postuler le constitutivisme, ce n'est donc pas prendre position sur le choix des plans épistémologiques (déterminisme, possibilisme, constructivisme, systémisme, pragmatisme), c'est juste postuler qu'*in fine* c'est la réalité qui est constituée par l'habitant et le sens qu'il se donne à travers ses plans d'interprétation du monde qui fait foi. Qui fait foi, car c'est une croyance justificatrice qui nous fait dire que cela est induit par ou déterminé par, ou la conséquence de tel ou tel élément, ou de la conjonction de ces éléments. Les relations que les habitants entretiennent par la parole, par les représentations, par les pratiques, que celles-ci soient analysées par cet habitant dans leur spécificité ou généralité ou cohérence ou déconnexion révèlent que le creuset constitutif de leur réalité, c'est eux. Même liés à des habitus, à des normes, à des conditions données, celles-ci n'enlèvent jamais la part de réorganisation partielle et partiale que les habitants font de ces habitus, normes, conditions. L'analyse des spatialités n'est donc plus liée au sens strict à ce fameux contexte déchiffrable, qualifiable, quantifiable, descriptible, partageable objectivement mais bien seulement à travers des *situations* qui sont à tout instant des artefacts de monde. En effet, l'habitant, en tant qu'opérateur spatial devient générateur de spatialités pour ce/ceux qui l'entourent et pour lui-même. Et ce caractère opératoire est en relation directe avec toute mise en situation.

Ce texte voulait également montrer en quoi la mise en sens, effectuée par les approches culturelles en géographie sur les activités humaines pratiques et discursives, tend encore trop souvent à être typifiée, classée, généralisée *a priori* au sein de trame interprétative déjà instituée par le chercheur lui-même (selon des référents historicistes : la généalogie, le projet ; ou sociologiste : la provenance nationale ou territoriale, le genre). Les arguments interprétatifs sont pourtant toujours déjà des éléments constitutifs de celui qui observe, qui interviewe plus que de celles et ceux qui sont observés et interviewés. Les éléments culturels, sociaux, psychologiques sont autant de jalons dans nos fictions constitutives (habitants et chercheurs). Ces fictions ne sont alors généralisables que parce que le chercheur, la généralisation qu'il opère, part toujours d'un point de vue constitutif au sein de l'arsenal référentiel potentiel dont il s'est doté.

Bibliographie indicative

Austin John Langshaw, [1962]1970, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Editions du Seuil, 203p.

Berthoz Alain & Petit Jean-Luc, 2006, *Phénoménologie et physiologie de l'action,* Paris, Odile Jacob, 350p.

Bourdieu Pierre, [1982]2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris/Cambridge, Éditions du Seuil/Éditions Fayard/Polity Press, 423p.

Claval Paul, 1995, *La géographie culturelle*, Paris, Editions Nathan, 384 p.

De Gaulejac Vincent, 1987, La névrose de classe, Paris, Hommes & groupes éditeurs, 306p.

Djigo Sophie, 2013, « Auto-interprétation, délibération et expression. Moran, Finkelstein et la connaissance de soi », *Methodos. Savoirs et textes*, n°13/2013, https://methodos.revues.org/3004.

Finkelstein David H., 2003, *Expression and the Inner*, Cambridge, Harvard University Press.

Flahault François, 1978, *La parole intermédiaire*, Paris, Éditions du Seuil, 237p.

Garfinkel Harold, [1967]1984, *Studies in Ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press, 288 p.

Goffman Erving, [1963]1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Editions de Minuit, 175p.

Honneth Axel, [1992]2000, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, CERF, 233p.

Honneth Axel, [2005]2007, *La réification. Petit traité de Théorie critique*, Paris, Éditions Gallimard, 141p.

Joseph I., [1998]2003, *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, PUF, 126p.
Korsgaard Christine M., 2009, *Self-constitution. Agency, Identity, and Integrity*, Oxford, Oxford University Press, 230p.
Le Breton David, 2004, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, 249p.
Lévy Jacques & Lussault Michel (dir.), 2013, *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Éditions Belin, 1127p.
Merleau-Ponty Maurice, 1964, *Le visible et l'invisible*, Paris, Éditions Gallimard, 360p.
Mondada Lorenza, 2000, *Décrire la Ville. La construction des savoirs urbains dans l'intercation et dans le texte*, Paris, Anthropos-Economica, 284p.
Moran Richard, [2001]2014, *Autorité et aliénation. Essai sur la connaissance de soi*, Paris, Vrin, 316p.
Olivier de Sardan Jean-Pierre, 2008, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-La-Neuve, Bruylant-Academia, 365p.
Ricœur Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Editions du Seuil, 425p.
Taylor Charles, 1998, *Les sources du Moi : la formation de l'identité moderne*, Paris, Seuil, 710p.
Tisseron Serge, 2011, « Intimité et extimité », *Communications*, n°88, p.83-91.
Von Glasersfeld Ernst, [1981]1988, « Introduction à un constructivisme radical », *in* P. Watzlawick, *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme*, Paris, Éditions du Seuil, p.19-43.